

L'EXTRAVAGANT VOYAGE
DU JEUNE ET PRODIGIEUX

T.S. SPIVET



présente



Film réalisé en 3D par
Jean-Pierre JEUNET

Scénario et adaptation
Jean-Pierre JEUNET & Guillaume LAURANT
Dialogues
Guillaume LAURANT

D'après le roman « L'extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet », de Reif LARSEN

Une coproduction franco-canadienne
EPITHETE FILMS - TAPIOCA FILMS - FILMARTO
en coproduction avec GAUMONT - FRANCE 2 CINEMA

Avec la participation de OCS et FRANCE TELEVISIONS

Produit par FREDERIC BRILLION - GILLES LEGRAND - JEAN-PIERRE JEUNET - SUZANNE GIRARD

Musique
Denis SANACORE

DUREE : 1H45

SORTIE LE 16 OCTOBRE 2013

Site officiel : www.pathefilms.ch

Distribution

Pathé Films AG
Neugasse 6
8032 Zürich 5
Tél : 044 277 70 81
brigitte.rueegger@pathefilms.ch

Presse

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

SYNOPSIS

T.S. Spivet vit dans un ranch isolé du Montana avec ses parents, sa sœur Gracie et son frère Layton. Petit garçon surdoué et passionné de science, il a inventé la machine à mouvement perpétuel, ce qui lui vaut de recevoir le très prestigieux prix Baird du Musée Smithsonian de Washington. Après avoir laissé un mot à sa famille, il part, seul, chercher sa récompense et traverse les Etats-Unis sur un train de marchandises. Mais personne là-bas n'imagine que l'heureux lauréat n'a que dix ans et qu'il porte un bien lourd secret...

ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE JEUNET

Comment avez-vous découvert L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S. SPIVET, ce livre de Reif Larsen qui semble avoir été écrit pour vous ?

En fait après MICMACS À TIRE-LARIGOT, je n'avais pas envie d'écrire à nouveau une histoire originale. J'aime bien alterner les plaisirs... J'ai chargé un « lecteur », Julien Messemackers, d'attirer mon attention sur des livres qui pourraient m'intéresser. Julien avait fait une fiche de lecture sur AMÉLIE à l'époque où ce n'était qu'un projet, une fiche extraordinaire annonçant quasiment tout ce qui allait se passer, ce qui, à ce moment-là du projet, m'avait fait beaucoup de bien ! Au printemps 2010, j'étais en Australie en train de tourner des réclames quand il m'a appelé et m'a dit : « Voilà, il faut que tu lises tout de suite le premier roman d'un jeune auteur américain, L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S. SPIVET, de Reif Larsen. ». Il me l'a envoyé et, profitant du décalage horaire, je l'ai dévoré en quelques nuits. J'ai été emballé par cet étonnant personnage, par son histoire émouvante, par l'abondance de détails et aussi par l'ambiance, les trains, le Montana, les grands espaces...

Avez-vous rencontré l'auteur ?

La première fois que je l'ai rencontré, Reif Larsen m'a dit : « Quand j'ai vu AMÉLIE, j'ai eu l'impression que quelqu'un avait creusé dans ma tête ! ». Et il m'a offert un livre de photos que... je venais moi-même d'offrir à tous mes amis ! Immédiatement, il y a eu entre nous une incroyable connivence malgré la différence d'âge et de *background*. Nous sommes assurément de la même famille, nous avons les mêmes goûts, les mêmes obsessions, les mêmes emballements, les mêmes attirances. C'est moi il y a 30 ans ! Il a suivi le projet jusqu'au bout, il est venu sur le tournage, il a même fait un peu défiguration, nous n'avons jamais arrêté d'échanger des mails depuis que nous nous sommes rencontrés... Tout de suite, j'ai eu envie d'adapter son roman. J'y ai vu l'occasion de faire un film qui s'inscrive dans mon univers et à la fois s'en éloigne - ne serait-ce qu'à cause de la langue, des grands espaces, des paysages américains, et de l'utilisation de la 3D...

L'envie de la 3D est donc venue tout de suite ?

Oui, parce qu'elle est inhérente au projet lui-même. Dans son livre, Reif Larsen a accompagné son texte de nombreux petits dessins dans les marges : des cartes, des croquis, des plans, des portraits, des notes... C'était normal qu'ils figurent dans le film et le meilleur moyen pour qu'ils y soient était bien évidemment la 3D. C'était l'opportunité de faire flotter ces dessins au milieu de la salle, avec ces effets de « jaillissements » que le public adore ! Mais de la même manière que dans AMÉLIE les effets spéciaux étaient au service de la narration, j'ai voulu que la 3D soit au service du récit et de la poésie. Si bien que dès l'écriture j'ai pensé 3D... D'autant que c'était pour moi une manière de renouer avec mon passé, avec ce Stéréoscope View Master que j'avais quand j'étais même, dont les images en relief me fascinaient et qui, dès l'âge de 8 ans, a marqué mes débuts dans le cinéma : j'écrivais des dialogues, je découpais les disques et changeais l'ordre des images pour faire de nouveaux films avec, et je les projetais à mes copains à l'aide d'un petit projecteur (à ce moment-là on perdait le relief...). J'ai toujours en mémoire l'odeur qu'il dégageait quand il chauffait, si bien que lorsque je suis en voiture et qu'une durite chauffe, j'y pense tout de suite. C'est ma madeleine de Proust !

Qu'est-ce qui, à la lecture, vous a le plus touché dans cette histoire ?

Outre l'aspect proche de moi et le côté obsessionnel de cet enfant, c'est cette histoire de culpabilité en arrière-plan qui m'a le plus touché. Lorsque T.S. fait son discours final, où tout d'un coup, en une seule phrase, il explique tout, on ne peut pas ne pas être bouleversé. En la lisant j'ai eu la chair de poule. C'est ce qui m'a décidé. Rien que sur cette phrase, je me suis dit : « Je fais le film. ».

Vous parlez d'émotion, c'est la première fois dans un film, et dans cette scène finale notamment, que vous l'affrontez de manière aussi frontale, aussi directe...

C'est vrai. J'ai même refusé l'émotion dans MICMACS... que je voyais comme un *cartoon*. C'était une erreur car ma référence était les films de Pixar, or chez Pixar il y a toujours de l'émotion. L'émotion, c'est aussi une question de nature : certains ont besoin de sortir les violons, d'autres non. Moi, je suis très pudique, donc elle est souvent dans les non-dits, dans la suggestion, mais avec SPIVET, où se cache un vrai mélodrame, je ne pouvais que m'y confronter directement. Même si je reste quand même relativement dans la pudeur. On ne se refait pas !

On a le sentiment que T.S. Spivet est de la même famille que Miette, l'héroïne de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS, qu'Amélie enfant...

Une fois de plus, c'est moi ! Une fois de plus, je me retrouve dedans. C'est grâce à son imagination que T.S. réussit et gagne ce prix prestigieux, et lorsqu'il se retrouve devant les feux de la rampe, il n'a qu'une envie : retourner au ranch. C'est comme moi : je ne me sens jamais à l'aise dans aucun milieu. Quand j'étais à l'école, je me demandais ce que je faisais là, à l'armée je n'en parle même pas ! Et même plus tard, dans le cinéma d'animation, puis dans le cinéma français, j'ai toujours trouvé que je n'étais pas à ma place. A Hollywood, c'est encore pire ! Je ne suis jamais à l'aise nulle part, j'ai toujours l'impression que la cigogne s'est trompée de planète et quand je regarde les news, je me dis : « Mais qu'est-ce que je fous là ? Il y a une erreur, une erreur dès le départ » ! Je ne suis à l'aise que dans le travail entouré de gens qui comme moi ont la passion du travail bien fait.

Vous avez retrouvé pour l'adaptation votre complice Guillaume Laurant. Sur quoi essentiellement a porté votre travail ?

Le roman qui est énorme - plus de 400 pages ! - était quasiment inadaptable et... c'est ce qui était excitant ! Nous avons surtout enlevé des passages entiers, nous nous sommes concentrés sur l'histoire de T.S., ôtant les nombreux récits dans le récit qui jalonnaient le livre - la vie de sa grand-mère, l'histoire d'une secte... On lui a fait remporter le Prix Baird pour l'invention de la machine à mouvement perpétuel - c'est une idée de Guillaume, plutôt que pour la virtuosité de ses cartes géographiques, schémas et autres croquis parce que c'était plus visuel. On a remis au cœur de l'histoire le personnage du frère, on a donné une place essentielle à la mère qui n'existait quasiment plus à la fin du roman, on a réuni en un grand show télé toutes les étapes de la promotion de T.S. ... C'était du boulot, en même temps c'était assez simple car nous avons un matériau de base formidable. C'est toujours plus facile que de partir d'une page blanche. Ce n'est donc que du travail, que du plaisir. J'ai pris le livre et j'ai commencé à le colorier : tout ce que j'aimais beaucoup ou que je pensais indispensable au récit en rouge ; ce que j'aimais moyen en jaune ; ce que je n'aimais pas du tout en vert. J'ai découpé les pages et les ai rangées dans des chemises, et à partir de là, j'ai rebâti une histoire en quelque sorte, en n'hésitant pas à mélanger les éléments. Ensuite, on s'est vraiment mis à l'écriture. Comme toujours, Guillaume écrit les scènes dialoguées et moi les scènes visuelles, on se les échange par mail, on compare, on complète, on réécrit, etc. Puis on l'a fait traduire en anglais par Fred Cassidy qui vit à Los Angeles et qui avait déjà traduit mon précédent film, LIFE OF PI.

Vous dites « mon précédent film » alors que... vous ne l'avez pas tourné !

Joli lapsus ! [Rires.] Mais j'ai tellement travaillé dessus, je suis allé jusqu'au story-board définitif, que c'est... comme si je l'avais fait ! J'ai bien sûr vu le film d'Ang Lee, j'ai trouvé la partie centrale formidable d'autant qu'ils ont eu la technologie que nous n'aurions pas pu avoir il y a encore trois ans. Le tigre en images de synthèse, ce n'était alors même pas la peine d'y penser... J'ai juste trouvé que pour le début et la fin, ils avaient simplement fait un copier-coller du livre au lieu d'écrire une réelle adaptation. Et puis, le film a dû coûter aux environs de 150 millions de dollars - certes grâce au

soutien des autorités taiwanaises qu'Ang Lee connaît très bien - alors que nous, nous étions arrivés à un budget de 80 et que la Fox ne voulait pas dépasser les 60...

Cela reste-t-il comme une blessure pour vous ?

Non parce que cela aurait été trop long. Si je l'avais fait, j'aurais passé sept ans à travailler dessus ! Tous les metteurs en scène du monde ont un projet qui leur tenait à cœur et qu'ils n'ont jamais pu faire. Que ce soit Marcel Carné et L'ILE DES ENFANTS PERDUS, Tim Burton avec SUPERMAN, Kubrick avec NAPOLÉON. Moi, ce sera LIFE OF PI. Voilà, je ferme la parenthèse ! [Rires.]

On sait à quel point vous aimez tourner en studio - même si dans UN LONG DIMANCHE..., les champs de batailles et les paysages bretons étaient très présents. De tourner en extérieurs, de devoir rendre grâce aux grands espaces, qui plus est aux Etats Unis, et en anglais ce que vous n'aviez pas fait depuis ALIEN..., tourné lui dans les studios de la Fox à Hollywood, cela faisait-il partie aussi du défi à relever ?

Oui, bien sûr, tout cela à la fois ! C'est un film en anglais - j'ai fait des progrès depuis ALIEN, je n'ai même plus besoin d'interprète sur le plateau ! - mais la chose à laquelle j'attache une importance considérable porte un mot : « liberté » ! En France, on a la chance immense d'avoir par la loi le *final cut* qui nous protège, l'idée était donc de faire un film américain en le produisant de Paris. Avec Frédéric Brillion, mon coproducteur d'Epithète et avec Gaumont chez qui Francis Boespflug a apporté le projet qui a été reçu avec beaucoup d'enthousiasme, l'idée était de faire une coproduction européenne non pas avec les Américains mais avec les Canadiens, d'aller tourner au Québec dans notre langue et aussi dans la province d'Alberta, où les Américains vont eux-mêmes quand il s'agit de tourner des séquences censées se dérouler dans le Montana comme pour BROKEBACK MOUNTAIN, et de garder le contrôle de notre film. Finalement, je n'ai jamais mis les pieds aux Etats Unis - sauf une fois : pendant les repérages, j'ai visité un décor au milieu duquel passait les barbelés de la frontière, je suis juste passé de l'autre côté ! C'est la deuxième équipe qui a filmé à Chicago et à Washington les extérieurs dont nous avions besoin. Finalement, il n'y a d'américain que le petit garçon, Kyle Catlett, puisque Helena Bonham Carter est anglaise, Judy Davis australienne, et les autres acteurs canadiens... Au départ, notre rêve était de trouver les montagnes, le ruisseau, les cabanes et le ranch au même endroit, et de tourner à l'intérieur. Nous étions naïfs ! Nous avons fait beaucoup de repérages, d'abord sur Internet puis sur place, et nous avons finalement trouvé en Alberta la montagne, le paysage perdu avec les cabanes, la grange, le ruisseau et on a construit le ranch. On y a tourné tout ce qui se passait au rez-de-chaussée : on ouvrait la porte et on avait vue sur le paysage et la montagne, c'était magnifique ! Mais tout le reste des intérieurs de la maison, ainsi que les autres intérieurs du film, ont été tournés à Montréal, souvent en studio... En plus, nous avons eu énormément de chance car l'Alberta est d'ordinaire une région très venteuse et lorsque nous avons tourné, pendant l'été 2012, nous n'avons pratiquement jamais eu de vent. Au moins, la météo a été de notre côté. En Alberta, on faisait de la piste pour aller sur les décors, on roulait dans des 4x4 qui soulevaient la poussière, on avait la musique à fond, on croisait des animaux sauvages... C'était exceptionnel.

La nature est d'ailleurs magnifique dans le film, à la fois sensuelle et lyrique, comme elle peut l'être dans les premiers films de Terrence Malick. D'autant que la 3D la magnifie...

Les paysages s'y prêtaient et la 3D les rendait en effet plus sensuels, presque palpables... Même si c'est toujours un peu frustrant de filmer la nature parce qu'on ne peut pas beaucoup inventer, ni maîtriser les choses. Il suffit de choisir le bon endroit et d'y aller à la bonne heure. Il ne faut pas que vos objectifs soient ni trop longs, ni trop courts... J'aime bien qu'il y ait des perspectives sur lesquelles m'appuyer pour pouvoir composer des cadres, avec des focales courtes. J'ai quand même pu compenser avec les scènes de train. C'était comme de jouer au petit train mais... grandeur nature !

Le grand pari était de trouver le petit garçon sur qui tout le film repose. Or, il faut reconnaître que Kyle Catlett est... prodigieux ! Comment l'avez-vous rencontré ?

J'ai travaillé avec une formidable directrice de casting québécoise, collaboratrice notamment de Denys Arcand : Lucie Robitaille. Nous avons lancé un immense casting à Montréal, Ottawa, Toronto, Vancouver, New York, Los Angeles et Londres. Nous avons vu je ne sais pas combien d'enfants mais malgré cela, aucun n'était intéressant. Je commençais à être inquiet. J'ai alors demandé à voir le deuxième et le troisième choix de Scorsese pour HUGO CABRET et Lucie m'a répondu que... je les avais déjà vus et pas retenus ! C'était la panique. Et puis, un jour, elle m'a montré les essais d'un même, dix fois trop petit, qui avait 9 ans et en paraissait 7 mais qui, en même temps, avait un truc ! Quelque chose d'étrange, de fort, de singulier. C'était Kyle. Je me suis dit : « Ce n'est pas possible, il est trop petit pour le rôle... T.S. est supposé avoir 12 ans » mais je n'arrêtais pas de penser à lui. Nous avons convenu d'un rendez-vous avec lui sur Skype. Il m'a fait un grand numéro : « Je peux pleurer sur commande, je suis costaud, je suis fort, je suis champion du monde d'arts martiaux des moins de 7 ans » ! J'ai découvert un enfant extraordinaire qui, tout de suite, était très juste et comprenait magnifiquement bien les scènes de comédie. Si bien que dès que je suis arrivé au Canada, je suis reparti pour New York faire des essais avec lui. J'ai hésité pendant deux jours mais il était tellement formidable que, malgré sa taille, j'ai décidé que ce serait lui T.S. Spivet. Et là, on nous a dit qu'il avait signé la veille pour tourner dans une série américaine, THE FOLLOWING ! L'agent nous avait menti en nous disant qu'il n'avait pas d'autre proposition et qu'il était disponible. Nous avons hésité mais il était trop idéal pour passer à côté. Nous avons pris le risque et l'avons donc engagé. La série a démarré un peu plus tard, à la moitié de notre tournage, et là... nos ennuis ont commencé !

Pourquoi ?

Parce qu'on comptait sur les producteurs de la série pour nous faciliter la tâche - les conflits de dates pour les acteurs, c'est courant dans le cinéma mais on finit toujours par s'arranger - et qu'au contraire, ils n'ont jamais rien fait pour nous aider. Je leur ai écrit, je n'ai jamais eu de réponse sauf de leur service juridique nous disant que Kyle était à eux ! Ils nous ont vraiment considérés comme des « petits fromages qui puent », et nous avons vécu un enfer parce que nous avons dû aménager le plan de travail en Alberta en fonction de ses disponibilités. On l'avait le lundi mais pas le mardi, puis le jeudi mais pas le vendredi. Nous n'avons cessé de jongler. Heureusement son tournage était à New York et pas à Los Angeles. Kyle voyageait la nuit, il repartait en hélicoptère, on travaillait les week-ends... Tout cela ne l'empêchait absolument pas d'être extraordinaire ! D'ailleurs, quand il a cru, à un moment donné, que la série télé allait l'empêcher de faire le film, il était en larmes. Il disait : « Mais je veux faire T.S., c'est moi T.S. ! Je veux absolument faire le film... ». Quant à moi, j'ai dû faire des prouesses de mise en scène pour tourner quand il n'était pas là, et personne ne peut se rendre compte de ces problèmes en voyant le film.

Comment avez-vous travaillé avec lui ? Comment l'avez-vous dirigé ?

Avant le début du tournage, on a travaillé ensemble pendant une semaine avec un coach pour étudier tout le scénario. Cela avait l'air de l'ennuyer. Même s'il prenait quelques notes, il avait la tête ailleurs. Pourtant, il enregistrait tout de A à Z sur son disque dur ! Pendant le tournage, la coach était là pour travailler avec lui et lui remémorer un peu les sentiments de T.S. mais il n'en avait pas vraiment besoin tellement son instinct est sûr. Lorsque, sur la deuxième partie du tournage, il n'a plus eu de coach, j'avais peut-être un peu plus de travail mais à peine : il avait fini par connaître T.S. mieux que moi. Je me souviens d'une scène, lorsqu'il croise un garde : soudain, Kyle ne joue pas comme je l'avais imaginé mais de manière beaucoup plus arrogante. Je pensais qu'il aurait pu avoir peur et je sentais que Kyle résistait, et lorsque j'ai vu le montage j'ai compris qu'il avait raison : à ce moment-là, T.S. a vécu tout ce long voyage, il a affronté d'autres dangers, il a mûri, il n'a plus peur... Je me souviens aussi que pendant le discours final où Kyle est extraordinaire - 7 ou 8 minutes d'une traite, quand même ! - il s'est soudain arrêté de parler, la coach lui a alors soufflé le texte, il l'a

regardée et lui a dit : « Ce n'est pas un trou de mémoire, c'est une pause... Si j'ai un trou de mémoire je bougerai mon pied comme ça. ». Un vrai professionnel ! Et en même temps, pas du tout un petit monstre mais un enfant qu'il fallait traiter aussi comme un enfant.

Et comment avez-vous composé le reste du casting ?

Helena, il y a longtemps que je voulais travailler avec elle. Depuis que je l'avais rencontrée sur le tournage de FIGHT CLUB de David Fincher et qu'elle m'avait dit, en français : « Avec toi, je fais un film quand tu veux ! ». J'aime son inventivité et sa folie. J'ai donc écrit en pensant à elle, ce qui est toujours risqué, mais lorsque je lui ai envoyé le scénario, elle m'a répondu « Je suis amoureuse de ton script. ». Cela a donc été très simple. En plus, elle est elle-même d'une grande simplicité... Pour tous les autres acteurs, j'ai beaucoup discuté avec Lucie Robitaille qui m'a fait découvrir des acteurs québécois formidables et m'a aussi présenté des directeurs de casting de Toronto, de Vancouver...

C'est comme cela que nous avons rencontré et choisi les autres interprètes : Callum Keith Rennie, qui joue le père, surtout connu pour ses rôles dans les séries télé BATTLESTAR GALACTICA et CALIFORNICATION, Niamh Wilson, qui joue Gracie, la sœur de T.S., et Jakob Davies, qui joue Layton, le frère de T.S. dont on a d'ailleurs fait un faux jumeau de T.S. parce qu'on ne trouvait pas un acteur plus jeune qui soit plus petit que Kyle.

Et Judy Davis qui compose un étonnant personnage de sous-secrétaire du Musée Smithsonian ?

C'est le rôle qui a été le plus compliqué à distribuer. J'ai d'ailleurs beaucoup hésité sur ce personnage qui est un homme dans le roman. J'ai contacté pas mal d'acteurs et d'actrices avant de me décider. Et puis, à un moment, nous étions en contact avec Kathy Bates. Du moins, on le croyait ! Car après avoir entendu ses agents dire qu'elle m'adorait, qu'elle adorait le script, qu'elle voulait faire le film et après avoir attendu sa réponse pendant deux mois, on a appris par la bande deux semaines seulement avant le début du tournage, qu'elle n'avait même pas eu le script en mains ! Du coup, je lui ai écrit directement et je lui ai envoyé le scénario. Elle était emballée, m'a parlé du personnage avec beaucoup d'enthousiasme et m'a donné son accord. Et puis elle a passé la visite médicale obligatoire et là, les médecins ont découvert qu'elle avait un cancer et qu'il fallait lui enlever les seins ! C'était un sacré choc ! Mais il fallait qu'on se retourne, on a alors pensé à Robin Williams qui a d'abord dit oui avant... de dire non quelques jours avant le tournage. C'est la productrice canadienne Suzanne Girard qui a pensé à Judy Davis. On l'a contactée et elle a débarqué de Sydney deux jours avant le tournage ! Elle m'a fait tellement rire...

Et bien sûr on retrouve Dominique Pinon...

C'était inévitable ! *[Rires.]* Mais nous avons eu chaud parce que notre plan de travail étant sans arrêt modifié à cause des disponibilités de Kyle, il a failli ne pas pouvoir faire le film car il devait jouer au théâtre à Paris. Il est d'ailleurs arrivé à Montréal dans la journée, on l'a emmené dans cette gare de triage qu'on avait trouvée au milieu d'autoroutes et de centres commerciaux, on a inventé son look sur place, il a tourné de nuit, le lendemain, on l'a remis dans l'avion et il est arrivé à Paris juste à temps pour sa première ! Heureusement, il avait travaillé son texte avant. Et puis, comme il a fait ses études en anglais aux Etats-Unis, il n'y avait pas de problème de langue... Il est idéal dans la peau de Deux Nuages qui est vraiment un joli personnage.

Si on retrouve aussi bien sûr dans l'équipe technique vos collaborateurs habituels, Aline Bonetto aux décors, Madeline Fontaine aux costumes, Nathalie Tissier au maquillage, etc. en revanche, vous avez changé de chef opérateur...

Dans mon idée de faire un film européen sur le continent américain, il y avait évidemment le désir d'avoir à mes côtés mes collaborateurs habituels, ma famille quoi ! J'ai donc emmené tout le monde dans l'aventure, ceux que vous citez mais aussi ma scripte, mon premier assistant, mon ingénieur du son, mon monteur, etc. Et je voulais retrouver aussi Bruno Delbonnel, avec qui, déjà, je n'avais pas

pu travailler sur MICMACS..., mais il venait de faire deux films américains - DARK SHADOWS de Tim Burton et INSIDE LLEWYN DAVIS des Frères Coen - et ne pouvait pas enchaîner avec un troisième et rester aussi longtemps loin de la France et de sa famille. Je suis donc reparti à zéro et j'ai revu - grâce à Internet, tout est possible aujourd'hui ! - les bandes démo de tous les chefs opérateurs français comme si je n'en connaissais aucun. Et je suis tombé sur les images de Thomas Hardmeier, dont j'ai beaucoup aimé le travail dans les films de Richard Berry et dans un film de science fiction, CHRYSALIS, de Julien Leclercq. Nous nous sommes rencontrés. Il est suisse allemand d'origine et a un humour très pince sans rire, un peu british. Nous avons regardé des images ensemble, nous avons parlé de la 3D, du film, etc. Il m'a plu.

Avez-vous vu des films, des tableaux de référence ensemble ?

Oui comme toujours, mais finalement le film qui nous avait servi de référence au début de nos conversations, nous l'avons un peu oublié ensuite. C'était L'ASSASSINAT DE JESSE JAMES... dont j'aimais beaucoup la désaturation des images. Très vite, nous nous sommes aperçus que si nous allions dans cette direction nous donnerions au film un côté film d'époque, ce qui n'est pas le cas, et en plus ce n'était pas propice à la 3D car la 3D demande des images contrastées et colorées, sinon elle est moins payante.

Visuellement le film est très différent de vos films précédents, non seulement dans les couleurs mais aussi dans les cadrages...

J'avais en effet dès le départ la volonté, tout en gardant mon sens de l'esthétisme, mon goût du beau, de moins faire "du Jeunet" que d'habitude. C'est-à-dire de moins aller vers des images chaudes et dorées et plutôt vers des images plus « normales », plus réalistes puisque l'histoire qui se déroule aujourd'hui est très réaliste. Pour ma satisfaction esthétique, je pouvais compter sans souci sur la beauté des paysages et, comme d'habitude, sur le choix des décors et des costumes. Quant aux cadrages, j'ai continué à travailler avec les courtes focales mais c'est tellement long quand on travaille en 3D de changer un objectif qu'à un moment donné, j'ai laissé sur la caméra le 21 mm, qui est de toute manière mon objectif de prédilection, et j'ai tourné les trois quarts du film avec. Je ne suis pas sûr que les cadrages soient d'ailleurs si différents que cela mais c'est la 3D qui leur donne une nouvelle dimension. Il est vrai aussi que j'ai moins fait bouger la caméra, et en tout cas plus lentement, toujours par rapport à la 3D.

Justement, SPIVET est votre premier film en 3D et l'on sent bien, comme vous le disiez au début de cet entretien, qu'elle est inhérente au projet lui-même. Comment vous y êtes-vous préparé ?

En travaillant ! Déjà, j'ai beaucoup regardé ce qui avait été fait pour bien comprendre à la fois les exigences et les limites de la 3D, ce qu'il faut faire et ne pas faire, ce qui est payant et ce qui ne l'est pas. Je me suis rendu compte qu'aux Etats Unis beaucoup de films étaient tournés en 2D puis convertis en 3D, ce qui est un vrai massacre ! Je n'ai pas vu tant de films que cela vraiment pensés pour la 3D, sinon HUGO CABRET de Scorsese - dont j'ai d'ailleurs utilisé le stéréographe, Demetri Portelli qui, lorsqu'il tournait CABRET à Paris m'avait écrit pour me dire qu'il aimerait bien travailler avec moi - et LIFE OF PI d'Ang Lee. A l'écriture, j'ai pensé 3D; au story board, j'ai pensé 3D en ombrant les personnages pour donner un peu l'idée du relief, et au tournage bien sûr, nous avons accordé un soin immense à la 3D ainsi que pendant la post-production. Et cela va être un autre combat maintenant pour que le film soit montré convenablement en salle. C'est un combat de tous les instants qui demande beaucoup d'énergie, de temps et d'argent. Nous sommes encore dans une phase expérimentale de la 3D et il est clair que nous sommes les cobayes de cette nouvelle technologie.

On a ainsi été les premiers à utiliser une nouvelle caméra numérique, l'Alexa M de Technovision, qui est toute petite parce qu'elle est reliée au recorder par un câble, et on a été les premiers à utiliser la fibre optique ce qui nous permettait d'avoir 300 mètres de câble. Sauf que la fibre optique est très sensible aux poussières et que lorsqu'on attend depuis deux heures le beau nuage pour tourner et

qu'on l'a enfin et que là, on vous dit qu'il y a des problèmes avec la fibre optique, vous avez juste envie de tuer les ingénieurs de la vision !

Cela changeait-il beaucoup de choses pour vous pour les prises de vue elles-mêmes ?

Oui, bien sûr. Cela demande une très grande attention mais, comme toute expérience nouvelle, c'était aussi très excitant. Il y a des tas de choses qu'on ne peut pas faire. Il faut toujours éviter par exemple que les gens passent très vite devant la caméra, ou qu'il y ait des premiers plans trop encombrants ou des reflets, voire des brillances, car cela devient très gênant pour l'œil. J'ai ainsi privilégié des images très contemplatives. Ensuite, il faut aussi bien disposer les objets dans l'espace pour amplifier cette impression de relief, c'est là où l'accessoirisation du décor et le travail avec Aline Bonetto était très important. De même le travail avec Madeline Fontaine sur les costumes : en 3D les textures, les matières sont importantes, certaines sont plus payantes que d'autres... Pendant le tournage, je n'arrêtais pas de faire des allers-retours entre le plateau et la tente où étaient installés les écrans 3D pour voir l'effet rendu, pour être sûr de ce qu'on faisait. Ce qui était aussi très excitant, c'était d'intégrer au film grâce à la 3D les notes et les croquis qui jalonnent le livre mais cela on l'a fait en post-production. Les gens adorent quand ils ont l'impression que les objets viennent vers eux, qu'ils peuvent quasiment les toucher. C'est facile dans une pub, ça l'est moins dans un long métrage sauf quand le sujet s'y prête comme ici. Ces petits dessins, ces inventions de Spivet sont comme des fantômes, comme des rêves qui sortent du livre, eh bien ils sortent littéralement du film !

Après Thomas Hardmeier le chef opérateur, autre nouveau collaborateur : le compositeur de la musique, Denis Sanacore...

Pour des raisons de coproduction, c'était bien que j'utilise un compositeur canadien. Mais je n'avais pas envie des grands compositeurs canadiens comme Howard Shore ou Mychael Danna qui font de la musique trop illustrative à mon goût. J'ai toujours eu un faible pour les musiciens un peu décalés : Carlos d'Alessio, Yann Tiersen, Badalamenti, Raphaël Beau... Alors j'ai fait comme pour le chef op', j'ai cherché sur Internet ! Et j'ai écouté tout ce qui se fait aujourd'hui au Canada, j'ai dû écouter 400 musiciens. J'en ai même trouvé un qui se définissait ainsi : « Fait de la musique et démonte les pneus » ! C'est dire jusqu'où je suis allé. Et à un moment, je suis tombé sur le site d'un musicien qui n'a pas fait de disques, qui n'a jamais travaillé sur un film. Il a créé un duo avec sa femme, le Duo Sanacore, il est guitariste et elle est violoniste, ils ont un très large répertoire et ils... jouent dans les mariages. Sur son site, il y avait un thème de sa composition qui correspondait exactement à l'envie que j'avais pour SPIVET. Un côté western, un peu folk, avec de la profondeur et de l'émotion. En arrivant au Québec, j'ai écouté d'autres thèmes qu'il avait composés puis j'ai demandé à le rencontrer, il était très surpris. J'ai fait à Denis Sanacore la même proposition qu'à Raphaël Beau sur MICMACS... : composer une trentaine de thèmes sans être sûr que je les prenne, mais s'ils me convenaient, il serait le compositeur de la musique du film. Il a accepté ce pari et toutes les semaines, il m'envoyait de nouvelles compositions. Denis a le génie des thèmes qui vous obsèdent. Et puis un jour, pendant le tournage, Julien Lecat qui réalise le making-of et a fait quasiment en *live* un montage provisoire du film, a placé sur une scène un morceau de Sanacore et... cela fonctionnait très bien ! J'ai appelé Denis et lui ai dit qu'il faisait le film. J'ai procédé avec lui comme avec Yann Tiersen, je lui ai demandé de composer de nombreux morceaux et j'ai puisé dedans en fonction des scènes et des images.

On trouvait toujours quelque chose qui collait. Il lui est arrivé aussi d'écrire deux ou trois morceaux pour des images précises mais par essence c'est quelqu'un qui a besoin de liberté. D'ailleurs, on a voulu à un moment tout réenregistrer de manière professionnelle, en studio, parce que lui avait fait ça dans son salon, en débranchant le téléphone et en faisant taire son chien. Mais on s'est rendu compte qu'il y avait une couleur qu'on n'arriverait jamais à retrouver et on a gardé ce qu'il avait fait, comme il l'avait fait. J'adore ce type de rencontres et d'histoires...

Qu'est-ce qui a été pour vous le plus difficile à accomplir sur ce film ?

D'abord, de survivre à ces problèmes de calendrier avec l'enfant. Puis de résoudre les problèmes de syndicat à l'américaine, surtout en Alberta, parce que, en France, on vit sur un plateau dans une liberté dont on ne se rend plus compte, tout y est beaucoup plus souple et beaucoup plus amical. Puis, de surmonter les difficultés qu'apporte la 3D car au niveau pratique, c'est quand même d'une très grande lourdeur. Enfin de résister à l'envie de tuer un ou deux de ces plus grands menteurs de la planète que sont les agents américains...

Quelle était la scène que vous appréhendez le plus ?

Le discours final de T.S. Il était capital parce que tout le film finalement reposait là-dessus. Or, le premier jour de tournage prévu, la mère de Kyle a trouvé qu'il n'était pas en état de le faire. Autant dire que je n'en menais pas large le deuxième jour ! Je vais le voir dans sa caravane, je lui demande si tout allait bien et... il m'a dit : « Oui complètement relax ! » Je me souviens lui avoir demandé s'il voulait que les figurants restent devant lui ou s'il préférerait ne pas les voir et il m'a répondu : « C'est bien qu'ils soient là, ça peut aider » ! Ce petit bout s'est donc retrouvé devant 130 figurants qui l'attendaient au tournant, avec 10 pages de texte. « Moteur ! ». En deux prises, c'était fait !

Et celle que vous avez préféré tourner ?

La même, je crois ! Kyle était tellement bien dans cette scène que je savais qu'à partir du moment où on avait cette scène, on avait le film ! Or, c'est peu de temps après qu'on nous a dit que Kyle ne serait plus disponible, qu'il allait partir tourner la série américaine. A ce moment-là, je me suis dit : « On a le discours, on a les scènes les plus difficiles, on a fait le plus dur, on ne peut pas arrêter le film, il faut qu'on se débrouille. » Et on s'est débrouillés ! Heureusement d'ailleurs qu'on a commencé par tourner toutes ces scènes-là à Montréal avant de partir pour l'Alberta, sinon le film était fichu !

Savez-vous quand le film va sortir aux États-Unis ?

Non pas encore. Nous avons aussi un coproducteur américain, Cross Creek, qui avait mis de l'argent notamment dans BLACK SWAN, mais sur les images qu'il a vues à Cannes - et qui, dit-il, l'ont fait pleurer - Harvey Weinstein, sans même attendre de voir le film terminé, a acheté SPIVET et va le distribuer. C'est lui qui avait distribué AMÉLIE, j'y vois comme un bon signe...

LES PERSONNAGES

LA FAMILLE SPIVET

Dans la famille Spivet, entre le fils très en avance pour son âge, le père en retard de cent ans, la sœur rêvant de tapis rouge et la mère cherchant l'équivalent de la licorne chez les insectes, c'était dur de désigner le plus « normal ». En fait si, le plus normal était Layton...

T.S. SPIVET

Il n'a que dix ans mais pourrait en avoir trente de plus tellement il sait de choses. Doté d'une immense imagination, d'une curiosité insatiable et d'une prodigieuse faculté d'observation, personne ne se doute qu'il est le Leonard de Vinci du Montana, plus à l'aise pour inventer la roue à aimants ou la machine à mouvement perpétuel que pour aider son père au ranch ou enfiler deux chaussettes de la même paire. Pour ne pas tourner en rond comme une chauve-souris, il décide de partir, seul, à Washington et de confronter ses intuitions et ses recherches à celles des autorités scientifiques. Mais en chemin, tout en se posant des questions insolubles du genre « Comment les humains sont-ils capables de produire autant d'angles droits alors que leurs comportements n'obéissent à aucune logique ? », il ne cesse de penser à sa famille qu'il a laissée là-bas, dans le ranch du Montana...

Kyle Catlett

par Jean-Pierre Jeunet

« C'est un môme incroyable. A 10 ans, il a vécu dans sa vie plus de moments très forts, aussi bien positifs que négatifs, que la plupart des gens dans toute leur vie. Il est extrêmement intelligent. C'est un acteur très brillant qui a de manière complètement naturelle le sens de la comédie, le sens du tempo et un registre très large. Il est aussi à l'aise dans l'humour que dans la gravité, la légèreté, l'émotion... Je l'ai vu sur le tournage bien sûr mais je m'en suis rendu compte davantage encore au montage. Tous les jours, je découvrais des petits détails de son jeu, notamment dans les scènes de groupe où il fait son truc dans son coin que personne ne voit, et il est tout le temps incroyablement juste. Et, malgré sa petite taille, il est très costaud physiquement : il se battait pour faire lui-même les cascades. Je l'ai vu pleurer une seule fois parce qu'il avait vécu un drame épouvantable : il avait perdu un criquet ! Physiquement, moralement, je ne l'ai jamais vu faiblir. Je ne l'ai jamais vu fatigué, grincheux, mais toujours positif et surtout lumineux. LUMINEUX ! ».

Né en 2002, américain, parlant six langues dont le russe (sa mère est d'origine russe) et le mandarin, champion du monde trois ans de suite d'Arts Martiaux Mixtes et membre en 2010 de l'équipe américaine junior de Wushu, il a commencé sa carrière d'acteur à l'âge de 7 ans dans des publicités avant d'être très vite repéré par la télévision et le cinéma. Il a joué notamment dans les séries MERCY HOSPITAL (2009), créée par Liz Heldens, UNFORGETTABLE (2011) créée par Ed Redlich et John Belucci, et THE FOLLOWING (2013) créée par Kevin Williamson, avec Kevin Bacon. En 2013, il a remporté le prix du meilleur acteur au Festival international de Greenville pour sa prestation dans THE PALE OF SETTLEMENT, court métrage de Jacob Sillman. L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S. SPIVET est son premier rôle dans un long métrage.

LE PERE

Né avec cent ans de retard, il a l'allure, le visage buriné, l'âme et la mentalité d'un cow-boy. Pour lui, parler est une corvée nécessaire comme ferrer un cheval. Et quand il vous parle, il a toujours le regard sur l'horizon, jamais sur vous. Dans son bureau se côtoient un autel dédié à Billy the Kid, un puma empaillé, une collection de fers à cheval et de bottes. C'est un véritable musée d'où émane une puissante impression de nostalgie de western. S'il aime Layton plus que tout au monde, il ne comprend pas comment il peut aussi être le père de T.S., cet enfant qui ne sait pas tenir un fusil ni un lasso, ni même une pioche, et passe ses journées à imaginer des inventions plus saugrenues les unes que les autres, des... foutaises de chochette !

Callum Keih Rennie

par Jean-Pierre Jeunet

« Il m'a suffi d'un court essai avec Callum Keith Rennie pour comprendre qu'il était parfait, avec sa belle gueule, sa belle allure, pour le rôle du père. Callum a surtout fait de la télévision et était au départ un peu nerveux, un peu tendu, surtout devant ma façon de travailler avec les acteurs qui est très précise. Il était même presque agressif. Je l'ai pris à rebours en lui disant : « Demain, on va essayer de faire cette scène mais je ne suis pas sûr que tu y arrives, tellement tu es mauvais, tellement tu es tête brûlée, ça va être une catastrophe ! ». Il a d'abord été totalement déconcerté puis a réalisé que c'était de l'humour, et là, je l'ai vu s'abandonner. Je l'ai gagné comme ça. Ensuite, c'est devenu un jeu entre nous. Je lui disais : « On a fait un plan génial ! Avec ta barbe, ta peau luisante sous le ciel bleu, c'est du Sergio Leone, c'est à tomber par terre. Dommage qu'en comédie tu sois si nul ! ». Il avait compris que j'étais inatteignable s'il était agressif. Nous nous sommes très bien entendu et il s'est révélé formidable. ».

Né en 1960 en Grande Bretagne, élevé en Alberta au Canada, c'est à Edmonton que Callum Keith Rennie se lance à 25 ans dans la carrière d'acteur au théâtre et c'est à Vancouver quelques années plus tard qu'il débute à la télévision et au cinéma. Il a joué dans de très nombreuses séries (UN TANDEM DE CHOC, X FILES, HIGHLANDER, MY LIFE AS A DOG, 24H CHRONO, THE KILLING, THE FIRM) mais est surtout connu pour son rôle du méchant Cyclon Leobon dans la série de science-fiction BATTLESTAR GALACTICA (2004-2009) et pour son personnage de rocker dans CALIFORNICATION (2008-2013). Au cinéma, il a débuté dans deux films indépendants canadiens remarquables DOUBLE HAPPINESS de Mina Shum (1994) et HARD CORE LOGO (1996) de Bruce McDonald. On l'a vu aussi depuis dans EXISTENZ, MEMENTO, L'EFFET PAPILLON, BLADE : TRINITY, INVISIBLE, X FILES RÉGÉNÉRATION, LE CAS 39...

LA MERE

Belle, étrange, avec beaucoup d'allure, spécialiste des sauterelles et autres insectes, le Dr Clair a passé la majeure partie de sa vie à étudier à la loupe de minuscules créatures, puis à les classer en espèces et sous-espèces. Et aussi... à faire griller les grille-pain ! Puis, un jour, elle a tout arrêté pour se consacrer à une unique mission : prouver au monde scientifique l'existence de la cicindèle vampire alors que si ça se trouve... elle n'existe pas. Elevant ses enfants un dictionnaire taxinomique à la main, elle a encouragé la vocation de T.S. qui assurément tient d'elle son imagination et sa curiosité scientifique mais qui trouve pourtant que depuis quelque temps elle n'est plus très présente pour lui, ni pour personne d'ailleurs...

Helena Bonham Carter

par Jean-Pierre Jeunet

« C'est une actrice que j'aime beaucoup. Elle est d'une inventivité incroyable à tel point que j'avais le sentiment parfois d'avoir une Porsche entre les mains et de ne la conduire qu'à 20 km/h ! En revanche, ces 20 km/h que j'ai utilisés, c'est quelque chose ! On n'a pas l'habitude de la voir comme ça. C'était un immense plaisir de travailler avec elle. Elle est légère et profonde à la fois, capable en même temps de fantaisie et d'émotion. Et elle n'a peur de rien. Il y avait un plan séquence où il fallait se jeter au sol entre la Dolly et le travelling, elle a insisté : « J'ai fait de la gym, je vais te faire

ça ! ». Elle l'a fait trente-cinq fois, elle avait les genoux en sang mais elle l'a fait. Parfois, pour m'amuser elle faisait des prises à la Tim Burton ! Elle est d'une grande simplicité. Je la revois assise sur une chaise dehors, le soir, devant cet hôtel de Pincher Creek où nous étions, en train de manger des hamburgers face aux pick-up des types qui travaillaient dans le pétrole ou faisaient des rodéos et se demandaient qui était cette femme ! ».

Née en 1966 à Londres dans une famille de grande tradition politique, elle a fait ses premiers pas d'actrice à 16 ans dans la publicité avant de débiter à la télévision puis au cinéma. C'est sa rencontre avec James Ivory sur CHAMBRE AVEC VUE en 1986 qui la met sur le devant de la scène. Elle le retrouve pour MAURICE et RETOUR À HOWARD'S END. Habituee des films historiques et en costumes, on l'a vue dans HAMLET de Franco Zeffirelli, FRANKENSTEIN de Kenneth Branagh, LA NUIT DES ROIS de Trevor Nunn, mais aussi chez Woody Allen (MAUDITE APHRODITE) et David Fincher (FIGHT CLUB). Sa prestation dans Les AILES DE LA COLOMBE de Ian Softley lui vaut en 1998 une nomination à l'Oscar de la meilleure actrice. Elle devient après LA PLANÈTE DES SINGES (2001) l'actrice fétiche (et la compagne) de Tim Burton et tourne sous sa direction BIG FISH, CHARLIE ET LA CHOCOLATERIE, LES NOCES FUNÉBRES, SWEENEY TODD, ALICE AU PAYS DES MERVEILLES et DARK SHADOWS. Elle est la méchante Bellatrix Lestrange dans les quatre derniers épisodes de HARRY POTTER et on l'a vue aussi ces dernières années dans LE DISCOURS D'UN ROI et LES MISÉRABLES de Tom Hooper, et dans DE GRANDES ESPÉRANCES de Mike Newell. Elle a été citée par le Times parmi les dix meilleures actrices anglaises de tous les temps.

LAYTON, LE FRÈRE

Le frère jumeau de T.S. mais jumeau dizygote - chacun son embryon, chacun son style et chacun sa bonne fée : la sienne a été généreuse en centimètres, celle de T.S. en neurones. Avec sa Winchester, il aime tirer sur tout ce qui bouge, les boîtes de conserve comme les coyotes. Casse-cou dont les exploits physiques font rêver T.S., Layton tient assurément de son père dont il prendra un jour la relève à la tête du ranch.

Jakob Davies

par Jean-Pierre Jeunet

« On l'a trouvé assez tard parce qu'on a longtemps cherché un enfant plus petit que Kyle et... c'était impossible ! Du coup, on en a fait des faux jumeaux. C'est un acteur absolument formidable. Et en plus extrêmement gentil et poli. Sur le tournage, tout le monde l'adorait. C'est un acteur très sérieux, qui travaille sans doute beaucoup chez lui avant le tournage et qui arrive très préparé, presque trop car c'est un peu difficile de le faire sortir de ses rails. En même temps, ce qu'il fait, il le fait tellement bien...».

Né au Canada, Jakob Davies a débuté comme acteur en 2009 dans des films publicitaires avant de passer rapidement à la télévision et au cinéma où il a déjà joué dans une vingtaine de productions. Il est surtout connu pour son rôle de Lex Luthor dans la série SMALLVILLE (2010) et pour celui de Pinocchio dans la série d'ABC, ONCE UPON A TIME (2011-2013). Au cinéma, on l'a vu notamment dans THE SECRET de Pascal Laugier (2012).

LA SŒUR, GRACIE

Elle, elle se demande comment elle a pu naître dans une famille aussi plouc au fin fond du Montana alors qu'elle est faite pour Hollywood, le tapis rouge et la gloire. Même si à chaque fois qu'elle en a l'occasion elle se drape dans son aura d'actrice incomprise, elle se dit que, finalement, être la sœur d'une célébrité, ce ne serait déjà pas si mal...

Niamh Wilson

par Jean-Pierre Jeunet

« C'est en faisant un casting à Toronto qu'on a découvert Niamh. Elle se détachait vraiment du lot. Le danger avec ce personnage d'adolescente qui roule les yeux au ciel sans arrêt était qu'elle soit insupportable. Niamh a réussi à rendre cet aspect là sans être irritante, et même en suscitant de l'empathie pour son personnage. Elle avait aussi le grand pouvoir d'aller vers l'émotion sur commande. Lorsqu'on tournait la scène où elle regarde T.S. à la télé, je lui ai rappelé que Gracie à ce moment-là ne se moquait plus mais craquait. Elle m'a regardé et hop, s'est mise à pleurer. Une seule prise a suffi ! Formidable ! ».

Née en 1997 à Oakville, Ontario, Canada, Niamh Wilson débute dans le pilote d'une série pour la Warner, Chasing Alice, à l'âge de 5 ans. Deux ans après, elle est l'héroïne d'un téléfilm HAUNTING SARAH qui lui vaut le Young Artist Award. En 2006, elle enchaîne avec, au cinéma, le thriller surnaturel THE MARSH et le film d'horreur SAW III (un rôle qu'elle reprendra dans SAW IV et SAW V) et, à la télévision avec la série RUNAWAY. En mai 2012, pour sa première comédie, DEBRA, sur The Family Channel, elle reçoit le Young Artist Award du meilleur premier rôle dans une série télé.

LA SOUS-SECRETAIRE DU SMITHSONIAN, MISS JIBSEN

En fait, Miss Jibsen pense que c'est elle qui dirige la prestigieuse institution et qu'elle incarne l'autorité scientifique - en tout cas aux yeux de T.S. puisqu'il n'a que dix ans. Lui ne cherche pas à la démentir même s'il n'en pense pas moins...

Judy Davis par Jean-Pierre Jeunet

« Judy est donc arrivée au dernier moment sur le tournage. C'était un vendredi soir. Pendant le week-end, on a créé son look : elle a essayé deux trois tailleurs, on a choisi ses lunettes, on lui a laissé la coupe de cheveux qui était la sienne à ce moment-là, et hop, le lundi matin, moteur ! Comme nous n'avions pas beaucoup de temps pour travailler, la seule indication que je lui ai donnée a été : « Sois toi-même et fais moi rire ! » Et... elle m'a fait rire ! Elle est tellement drôle que c'est un bonheur absolu de travailler avec elle. Elle apporte un contrepoint comique dans cette histoire finalement assez grave, surtout à ce moment-là du récit. Par contraste, l'émotion de T.S. n'en est que plus forte. ».

Née en 1955, à Perth en Australie, diplômée en 1977 du National Institute of Dramatic Arts, Judy Davis est remarquée deux ans plus tard au cinéma dans MA BRILLANTE CARRIÈRE de Gilliam Armstrong qui lui vaut les premières de ses nombreuses récompenses. Si, au cinéma, on l'a vue régulièrement dans de nombreux films de prestigieux réalisateurs (LA ROUTE DES INDES de David Lean, BARTON FINK des Coen, LE FESTIN NU de David Cronenberg, LES PLEINS POUVOIRS de Clint Eastwood, MARIE-ANTOINETTE de Sofia Coppola, THE EYE OF THE STORM de Fred Schepiesi pour lequel elle a reçu en Australie le prix de la meilleure actrice), c'est avec Woody Allen qu'elle a le plus tourné depuis leur première rencontre en 1980 pour ALICE : MARIS ET FEMMES (1992), HARRY DANS TOUS SES ÉTATS (1997), CELEBRITY (1998) et TO ROME WITH LOVE (2012). Elle travaille beaucoup également au théâtre et à la télévision. Son interprétation de Judy Garland dans JUDY GARLAND, LA VIE D'UNE ÉTOILE lui a ainsi valu en 2002 son deuxième Golden Globe de la meilleure actrice dans un téléfilm.

LISTE ARTISTIQUE

DR CLAIR
JIBSEN
LE PERE
T.S. SPIVET
GRACIE
LAYTON
ROY
DEUX NUAGES
RICKY
MR STENPOCK
LE CONFÉRENCIER
LE VIGILE
LA SERVEUSE
LE POLICIER VOIE FERREE
CATHY
LE PRESIDENT DU SMITHSONIAN

Helena BONHAM CARTER
Judy DAVIS
Callum Keith RENNIE
Kyle CATLETT
Niamh WILSON
Jakob DAVIES
Rick MERCER
Dominique PINON
Julian RICHINGS
Richard JUTRAS
Mairtin O'CARRIGAN
Michel PERRON
Dawn FORD
Harry STANDJOFSKI
Susan GLOVER
James BRADFORD

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Jean-Pierre JEUNET
Scénario, adaptation	Jean-Pierre JEUNET & Guillaume LAURANT
Dialogues	Guillaume LAURANT
D'après le roman	« L'extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet », de Reif LARSEN
Producteurs exécutifs	Frédéric BRILLION Jean-Pierre JEUNET Suzanne GIRARD
1er assistant réalisateur	Christophe VASSORT
Scripte	Anne WERMELINGER
Casting	Lucie ROBITAILLE
Story-board	Maxime REBIERE
Directeurs de production	Jean-Marc DESCHAMPS José LACELLE Pierre BLONDIN Daniel ROSS
Régisseur d'extérieurs	Thomas HARDMEIER - A.F.C.
Régisseur de plateau	Pierre GILL
Directeur de la photo	Daniel SAUVE
Directeur de la photo 2 ^{ème} équipe	Dany RACINE
Cadreurs	Demetri PORTELLI Ben GERVAIS Fabrice BLIN Jan THIJS Pierre DURY Julien LECAT Jean UMANSKY
Stéreographe 3D	Madeline FONTAINE - A.F.C.C.A.
Ingénieur 3D	Nathalie TISSIER
Etalonnage	Réjean GODERRE
Photographe de plateau	Aline BONETTO - A.D.C. Jean-André CARRIERE Hervé SCHNEID - A.C.E. Flora ZAGHINI Gérard HARDY Selim AZZAZI
Making-of	Vincent ARNARDI - C.A.S.
Chef opérateur du son	Jean-Pierre LELONG
Créatrice de costumes	Sylvain BERNIER
Chef maquilleuse	David DINEL
Coiffure	Jean FRENETTE
Créatrice des décors	Sidonie WASERMAN
Chef décorateur	La Compagnie Générale des Effets visuels - Alain CARSOUX
Chef monteur	BATMANU
1ere assistante monteur	Denis SANACORE
Monteur son	Edouard DUBOIS
Sound design	Igor THOMAS-GERARD
Mixeur	Hervé SCHNEID - A.C.E. Julien PEREZ
Bruiteur	Elise LUGERN
Chef machiniste	Fred CASSIDY
Chef électricien	Josée JUTEAU
Coordinateur cascades	
Directrice de post-production	
Effets visuels numériques	
Conception graphique	
Compositeur musique	
Conseiller artistique musiques	
Monteur paroles	
Monteur musiques	
Mixeur	
Supervision musicale	
Traducteur	
Dresseuse	

Tournage du 18 juin au 12 octobre 2012
Principalement au Québec et en Alberta. Quelques jours à Washington DC et Chicago.

Entretien et textes personnages : Jean-Pierre LAVOIGNAT
Conception affiche : COURAMIAUD / Laurent LUFFROY
Photos : Jan THIJS & Pierre DURY

Crédits non contractuels

IMAX

— VOIR C'EST CROIRE —

IMAX® et IMAX Voir C'est Croire sont des marques commerciales déposées d'IMAX Corporation.

Pour découvrir pleinement **L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S. SPIVET**, plongez-vous dans le monde de Jean-Pierre Jeunet en **IMAX 3D**.

Le film sortira en **IMAX 3D** le 16 octobre 2013 dans les cinémas :

Paris - Pathé Quai d'Ivry
Paris - Gaumont Disney Village
Lyon - Pathé Carre de Soie
Rouen - Gaumont Grand Quevilly
Toulouse - Gaumont Labège

IMAX Corporation est un des leaders mondiaux de l'entertainment et de la technologie spécialisé dans la création d'expériences inédites à couper le souffle. Avec une gamme croissante de technologies cinématographiques et sonores avant-gardistes et une marque reconnue dans le monde entier, **IMAX** est situé à la convergence de l'industrie du divertissement, de l'innovation et du monde des médias numériques.

Bénéficiant d'une qualité d'image d'une netteté exceptionnelle, d'un système sonore numérique surround dernière génération, qui utilise des haut-parleurs réglés par système laser et ré-étalonnés avant chaque séance pour un son d'une qualité exceptionnelle, **IMAX** offre l'expérience cinématographique la plus immersive au monde.

Pour plus d'informations sur **IMAX** : www.imax.com. Vous pouvez aussi communiquer avec **IMAX** sur **Facebook** (www.facebook.com/imax) **Twitter** (www.twitter.com/imax) et **YouTube** (www.youtube.com/imaxmovies).